mèche libre. Ce courant, déterminé par la différence d'évaporation des deux mèches, présente de grandes analogies avec celui qui se produit dans les plantes au moment où, sous l'influence de la lumière directe, les *feuilles* évaporent la quantité d'eau que l'on sait. Tant que la terre est humide, la *feuille* jeune, dont la puissance évaporatoire est supérieure à celle des *feuilles* plus âgées, peut tirer du sol toute l'eau dont elle a besoin; mais au moment où la terre se sèche, elle emprunte aux *feuilles* plus anciennes l'eau dont elle a besoin et leur enlève du même coup les matières que ce liquide tient en dissolution. Les éléments nutritifs passent à la partie supérieure, entraînés par ce courant qui détermine la maturation.

* **FEUILLÉE** (LA), bourg de France (Finistère), cant. de Huelgoat, arrond. et à 34 kilom. de Châteaulin; pop. aggl., 439 hab. — pop. tot., 2,100 hab.

* **FEUILLE-MORTE** s. m. — Entom. Nom donné à un papillon.

* **FEUILLET** (Octave), romancier et auteur dramatique. — Depuis 1867, M. Feuillet n'a produit qu'un petit nombre de pièces de théâtre et de romans. Après le *Cas de conscience*, en un acte (1867), il a donné, en 1869, au Théâtre-Français, *Julie*, drame en trois actes, qui eut du succès et dans lequel Mlle Favart interpréta le principal rôle avec éclat. Dans cette pièce, dont un adultère est le sujet, on trouve des mots fins et spirituels, d'une observation délicate, des scènes charmantes, mais une trame lâche, dont toutes les parties ne se tiennent pas et qui finit par un coup de théâtre d'un effet violent. En 1873, M. Octave Feuillet fit jouer au même théâtre l'*Acrobate*, petite pièce en un acte, d'un médiocre intérêt et qui passa inaperçue. Il fut loin d'en être de même du *Sphinx* (1874). Ce drame en quatre actes, auquel nous consacrons un article spécial, fit grand bruit, grâce surtout à Mlle Croizette, la principale interprète de l'œuvre. Les derniers romans de M. Octave Feuillet n'ont eu ni le succès du *Roman d'un jeune homme pauvre* ni celui de *M. de Camors*, la plus remarquable de ses œuvres en ce genre. *Julie de Trécœur* (1872, in-12), *Un mariage dans le monde* (1875, in-12), les *Amours de Philippe* (1877, in-12) sont des récits ingénieux, élégamment écrits, d'une grande souplesse de style, mais qui n'ont rien ajouté à la réputation de l'auteur.

* **FEUILLET DE CONCHES** (baron Félix-Sébastien), écrivain français. — Après la révolution du 4 septembre 1870, il cessa d'être maître des cérémonies et introducteur des ambassadeurs. Il conserva toutefois ses fonctions de directeur du protocole au ministère des affaires étrangères, jusqu'au mois de février 1874. Il fut alors mis à la retraite avec le grade de ministre plénipotentiaire. En 1868, il a ajouté un 4e volume in-8o à ses intéressantes *Causeries d'un curieux*, et il a terminé en 1873 la publication du recueil de lettres et de documents inédits qui a pour titre : *Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Elisabeth*. Cet ouvrage forme 6 vol. in-8o.

FEUILLETISER v. a. ou tr. (feu-lle-ti-zé; *ll* mll. — rad. *feuilletis*). Techn. Faire un feuilletis ou l'épaissir au moyen de la roue. ‖ Terme de lapidaire.

* **FEUILLETON** s. m. — Petite feuille collée par une de ses arêtes sur une partie d'une carte ou d'un plan.

FEUILLETONISER v. n. ou intr. (feu-lle-to-ni-ze; *ll* mll. — rad. *feuilleton*). Composer des feuilletons pour les journaux.

* **FEUILLETTE** s. f. — Petite feuille : *On ne voit que fleurettes*, FEUILLETTES *et herbettes*. (Burger.)

FEUILLINE s. f. (feu-lli-ne; *ll* mll.). Chim. Principe amer brun contenu dans les graines du *fevillea cordifolia*.

FEUILLIR v. n. ou intr. (feu-llir; *ll* mll. — rad. *feuille*). Se couvrir de feuilles : *Ces arbres* FEUILLISSENT *tard et se dépouillent de bonne heure.*

* **FEUILLU, UE**, adj. — Touffu, redondant : *Ce style est trop* FEUILLU.

— s. m. Ce qui est garni de feuilles, dans les tableaux; partie de l'art qui consiste à représenter des arbres feuillus.

* **FEURS**, ville de France (Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. N.-E. de Montbrison; pop. aggl., 2,679 hab. — pop. tot., 3,216 hab.

FEUTRANT, ANTE, adj. (feu-tran, an-te — rad. *feutrer*). Qui peut opérer le feutrage : *La laine est douée de propriétés* FEUTRANTES.

* **FEUTRE** s. m. — Dans les marais salants, Tapis végétal qui revêt le fond des tables.

* **FÉVAL** (Paul-Henri-Corentin), romancier et auteur dramatique français. — Ce fécond écrivain est devenu, dans ces dernières années, un fervent apôtre, non-seulement de l'ultramontanisme, mais du mysticisme sous sa forme la plus enfantine, et un enregistreur de miracles apocryphes. A l'exemple de Dickens, mais avec moins d'esprit et de succès, il a fait des conférences à Paris et à l'étranger, à la salle Valentino, au théâtre de la Gaîté, à Bruxelles, etc. En 1869, il a été promu officier de la Légion d'honneur. Il a été président de la Société des gens de lettres et il est devenu, en 1872, vice-président de la Société des auteurs dramatiques. Outre les romans de lui que nous avons cités, nous mentionnerons : les *Chevaliers du firmament* (1844, in-8o); les *Contes de nos pères* (1845, in-8o); les *Bandits* (1847, 2 vol. in-8o); le *Mendiant noir* (1847, 3 vol. in-8o); les *Fanfarons du roi* (1848, 4 vol. in-8o); *Alizia Pauli* (1849, 4 vol. in-8o); *Un drôle de corps* (1849, 2 vol. in-12); les *Belles de nuit* (1850, 3 vol. in-8o); le *Jeu de la mort* (1850, 8 vol. in-8o); la *Fée des grèves* (1851, 3 vol. in-8o); la *Forêt noire* (1852, 3 vol. in-8o); la *Sœur des fantômes* (1853, 3 vol. in-8o); le *Volontaire* (1853, 2 vol. in-12); *Blanchefleur* (1854, 2 vol. in-8o); le *Tueur de tigres* (1854, 2 vol. in-8o); *Mémoires d'une pièce de cinq francs* (1854-1855, 10 vol. in-8o); *Une pécheresse* (1855, in-4o); *Fleur des batailles* (1857, 4 vol. in-8o); *Fontaine aux perles* (1859, in-12); *Frère Tranquille* (1859, 5 vol. in-8o); *Aimée* (1859, 2 vol. in-8o); le *Berceau de Paris* (1860, in-12); le *Roi des gueux* (1860, 6 vol. in-8o); le *Drame de la jeunesse* (1861, in-12); *Quatre femmes et un homme* (1862, in-12); le *Poisson d'or* (1863, in-16); les *Soirées de la marquise* (1864, in-12); *Roger Bontemps* (1864, in-12); la *Duchesse de Nemours* (1865, in-12); les *Drames de la mort* (1865, 2 vol. in-8o); *Cœur d'acier* (1865, 2 vol. in-12); la *Cavalière* (1866, 2 vol. in-12); l'*Hôtel Carnavalet* (1866, in-12); le *Mari embaumé* (1866, 2 vol. in-12); *Mlle Saphir* (1866, in-12); la *Province de Paris* (1869, in-12); le *Secret des habits noirs* ou la *Rue de Jérusalem* (1869-1870, 4 vol. in-12); le *Quai de la Ferraille* (1869, 2 vol. in-12); le *Cavalier Fortune* (1869-1871, 2, vol. in-12); la *Tache rouge* (1871, 2 vol. in-12); les *Compagnons du Trésor* (1872, 2 vol. in-12); le *Vicomte Paul* (1873, in-12); l'*Homme du gaz* (1873, in-12); le *Dernier vivant* (1873, 2 vol. in-12); le *Chevalier de Kéramour* (1874, in-12); la *Bande Cadet* (1875, 2 vol. in-12); les *Cinq* (1875, 2 vol. in-12); *Gavotte* (1876, in-18); la *Première aventure de Corentin Quimper* (1876, in-18), etc. M. Paul Féval a publié plusieurs de ses conférences sous les titres de : le *Théâtre-femme* (1873, in-12) et le *Théâtre moral* (1874, in-12). Outre les pièces de théâtre que nous avons citées, on lui doit : les *Puritains d'Ecosse*, drame en cinq actes (1849); les *Belles de nuit*, drame en cinq actes (1849); le *Mauvais cœur*, drame en cinq actes (1849); le *Bonhomme Jacques*, drame en cinq actes (1850); le *Capitaine Fantôme*, drame en cinq actes, avec Anicet-Bourgeois; *Jean qui rit*, en quatre actes, avec Adrien Robert (1865); la *Chouanne*, en cinq actes, avec Crisafulli (1867); la *Reine Cotillon*, en cinq actes, avec Anicet-Bourgeois (1867).

FÈVRE (Justin-Louis-Pierre), écrivain ecclésiastique français, né à Riaucourt (Haute-Marne) en 1829. Fils d'un instituteur, il reçut des leçons de latin du curé de sa paroisse, fut admis au petit séminaire de Langres (1842) et entra en 1848 au grand séminaire de cette ville, où il fut ordonné prêtre en 1853. Après avoir été vicaire à Wassy-sur-Blaise, il fut nommé curé de Louze (1854). L'abbé Fèvre employa ses loisirs à des travaux historiques et théologiques et reçut de Pie IX, en 1865, le titre de protonotaire apostolique. L'abbé Fèvre a beaucoup écrit. Outre de nombreux articles insérés dans l'*Union de la Haute-Marne*, la *Haute-Marne*, le *Courrier de Wassy*, le *Rosier de Marie*, la *Revue du monde catholique*, l'*Echo de Rome*, la *Semaine religieuse* de Langres, la *Semaine du clergé*, fondée en 1872 par Vivès, et dont il est le principal rédacteur, M. Fèvre a traduit le *Propyleum maii*; les *Ephémérides gréco-russes*, de Papebrock; la *Morale catholique considérée comme la réalisation du royaume de Dieu*, de Hirscher; les *Considérations sur les principales questions religieuses du temps*, par le même. Il a dirigé la traduction des *Actes des saints*, d'après les bollandistes et autres hagiographes, et publié en 12 volumes les *Œuvres latines* de Bellarmin. En outre, il a fait paraître un certain nombre d'ouvrages et de discours, tels que : *Du gouvernement temporel de la Providence* (1857, 2 vol. in-12); le *Budget du presbytère* (1858, in-12); *Du mystère de la souffrance* (1860, in-12); *Histoire de Louze* (1860, in-12); *Education des enfants à la maison paternelle* (1861, in-8o); *Vie intime et travaux littéraires de Mgr Darboy* (1863, in-8o); le *Tabac* (1863, in-12); la *Légitimité de la 4e dynastie*, suivie d'un appendice intitulé : les *Etrennes de l'impératrice* (1863, in-8o), écrit dans lequel il célèbre Napoléon III avec un véritable lyrisme; la *Mission de la bourgeoisie* (1863, in-12); *De la restauration de la musique religieuse* (1864, in-8o); *Du réalisme dans la littérature* (1865, in-8o), discours; l'*Eglise catholique et les journaux impies* (1865, in-8o); *Vignettes romaines* (1866, in-8o); le *Clergé de France et la philosophie* (1867, in-8o); la *Liberté de l'enseignement supérieur* (1870, in-8o); *De la République et des Bourbons* (1871, in-8o); *Henri V, l'Eglise et la Révolution* (1872, in-8o), brochure dans laquelle il exalte le comte de Chambord avec le même lyrisme qu'il avait célébré jadis l'auteur du coup d'Etat de décembre, etc. Tous ces écrits, d'une mince valeur, n'auraient point attiré l'attention sur l'abbé Fèvre s'il n'avait publié et complété l'*Histoire universelle de l'Eglise catholique* de l'abbé Rohrbacher (14 vol. in-8o). Le dernier volume de cette histoire est dû tout entier à la plume du protonotaire, et il semble avoir été écrit pour la plus grande joie des libres penseurs. Nulle lecture, en effet, n'est plus divertissante. Ultramontain fougueux, l'abbé Fèvre a pris pour modèles, comme penseur et comme écrivain, Louis Veuillot et Jacquot, dit de Mirecourt, les deux Pères laïques de l'Eglise actuelle, pour lesquels il professe une profonde admiration et dont il s'efforce d'imiter les procédés de style. Tout entier à ses haines théologiques, il traite les plus légères différences de foi aussi durement que les hérésies déclarées. Ce qu'il attaque avec le plus d'ardeur, ce sont les hommes qui ont pris part à la chute temporelle du pape et les écrivains religieux qui formaient encore, en 1870, le groupe des catholiques libéraux. Pour lui, de Cavour est « un faquin d'importance; » Victor-Emmanuel, qu'il appelle le Savoyard, est « le cochon à l'engrais, capable de donner le coup de bâton à la justice, après avoir fait de sa vie une insulte à la vertu; » l'ex-père Hyacinthe est « le Luther de la canaille. » Une de ses bêtes noires est M. Dupanloup, évêque d'Orléans. Il ne se borne pas à l'attaquer, ce qui est son droit; l'abbé Fèvre, qui n'a pas même une certaine tenue professionnelle, fait entendre que l'évêque d'Orléans passe pour être un bâtard, un fils naturel du roi Charles-Albert et qu'il eut besoin de dispenses canoniques spéciales pour être admis au sacerdoce. L'injure basse lui vient naturellement aux lèvres; il s'y complaît et s'en délecte. Rien de curieux comme de voir ce prêtre lançant ses ruades contre l'évêque d'Orléans, l'évêque de Sura, le Père Gratry, M. de Montalembert, le duc de Broglie, qu'il appelle, dans son joli style, « droguiste du concile, pharmacien breveté du gouvernement impérial, prince épicier; » et M. de Falloux, dont il dit : « Les curieux ne voyaient jamais que son dos blasonné des couleurs académiques, et avec toute sa gentilhommerie, Falloux, dit *Fallax*, n'était que le chevalier de l'intrigue. » Le protonotaire Fèvre restera comme un des représentants typiques du journalisme catholique contemporain. Il possède, en effet, au plus haut degré « la grossièreté de plaisanterie et la virulence d'animosité, le mélange de trivialité et de férocité qui constituent proprement, dit M. Scherer, ce qu'on a appelé l'odeur de sacristie. »

* **FEYDEAU** (Ernest), écrivain français — Il est mort à Paris en 1873. Les derniers ouvrages qu'il a publiés sont : le *Roman d'une jeune mariée* (1867, in-12); les *Aventures du baron de Féreste* (1869, in-12); les *Amours tragiques* (1870, in-12); l'*Allemagne en* 1871, *impressions de voyage* (1872, in-12); le *Lion devenu vieux* (1872, in-12); l'*Art de plaire, études d'hygiène, de goût et de toilette* (1873, in-12); *Mémoires d'un coulissier* (1873, in-12); *Théophile Gautier, souvenirs intimes* (1874, in-12). Aucun de ces ouvrages n'a eu de succès. Le dernier seul offre de l'intérêt parce qu'il fait revivre une des figures les plus curieuses de notre littérature contemporaine.

FEYEN-PERRIN (François-Nicolas-Augustin), peintre français, né à Bey-sur-Seille (Meurthe-et-Moselle) en 1829. Tout enfant, il manifesta les plus heureuses dispositions pour le dessin, et son plus grand plaisir était de copier les gravures du *Magasin pittoresque*, auquel son père, percepteur des contributions, était abonné. Au collège, ses goûts artistiques ne firent que s'accentuer davantage, au grand détriment des études grecques et latines pour lesquelles il ressentait un penchant très-médiocre. En revanche, il était le meilleur élève de l'école de dessin. Ce fut à Nancy qu'il fit sérieusement ses premières études artistiques. Il y passa quatre années à dessiner d'après la bosse, d'abord au musée de la ville, puis dans l'atelier de son frère, qui était élève de Paul Delaroche.

A vingt ans, Feyen arrive à Paris et se fait recevoir à l'Ecole des beaux-arts. Au moment où il entrait en loge pour le concours du prix de Rome, on vint lui proposer de peindre le rideau du Théâtre-Italien. Feyen quitte sa loge, se met immédiatement à l'œuvre et en quelques mois il a peint une toile de 12 mètres carrés, qui, malgré les repeints et les badigeonnages, est encore un des plus jolis rideaux du monde. Lorsque la toile fut posée, l'impresario généreux offrit à l'artiste... 300 francs. Celui-ci plaida et parvint à se faire allouer par le tribunal 400 francs. D'autres se seraient laissé décourager par un pareil début. Feyen-Perrin se remit résolûment à l'œuvre et se consacra à la peinture d'histoire. Ses efforts furent récompensés par deux mentions honorables et une médaille. Trop de lauriers et pas assez d'argent, hélas! car les particuliers n'achètent guère ces grandes pages d'histoire qui constituent ce que l'on appelle le grand art. D'ailleurs, Feyen-Perrin était encore à l'âge où l'on cherche sa voie, et il résolut d'aborder de nouveaux sujets. Le tableau qui marqua la transition fut la *Grève*. C'était une figure nue, avec un fond de paysage maritime. Cette toile fut remarquée au Salon de 1864. Peu de temps après, Feyen-Perrin composa la *Vanneuse*. Tranchant sur l'horizon bleu de la mer et sur un ciel parfaitement pur, une paysanne cancalaise, au costume pittoresque, agite le van d'osier d'où s'échappe la poussière d'or des graines. Ce motif eut un succès très-réel, non-seulement auprès du public, mais encore auprès du jury, qui donna au paysagiste une nouvelle médaille.

Aujourd'hui, Feyen-Perrin a ses trois médailles, et les curieux qui visitent le musée du Luxembourg peuvent y voir un tableau représentant le *Retour de la pêche aux huîtres*, qui est son œuvre. « Depuis trois ans, dit M. René Delorme, Feyen-Perrin fait partie de la Société des Dix, ainsi nommée parce qu'elle compte dans son sein dix artistes qui font ensemble, chaque année, une vente de leurs tableaux à l'hôtel Drouot. Ils trouvent de grands avantages à se passer de l'entremise des marchands, et les amateurs, tout en donnant de bons prix des toiles que les Dix mettent en vente, y trouvent également leur compte. »

Voici la nombreuse liste des tableaux exposés par M. Feyen-Perrin : le *Retour à la chaumière* (1855); la *Barque de Caron* (musée de Nancy, 1857); le *Cercle des voluptueux de Dante* (1859); *Fête vénitienne* (1861); la *Muse de Béranger, Episode des premières guerres, Danse antique* (1863); la *Leçon d'anatomie du docteur Velpeau*, la *Grève* (1864); l'*Elégie, Charles le Téméraire retrouvé après la bataille de Nancy* (1865); *Femmes de l'île de Batz attendant la chaloupe de passage* (1866); la *Vanneuse* (1867); *Naufrage de l'Evening Star*, le *Poison* (1868); *Ronde des étoiles, Vanneuses de Cancale* (1869); *Mélancolie*, l'*Enfance du mousse* (1870); le *Printemps de* 1872 (1872); *Cancalaises à la source, Retour du marché* (1873); la *Rosée, Retour de la pêche aux huîtres* (1874); portrait des *Demoiselles Wagatha*, portrait de *M. Frogiser de Pontlevoy*, portrait du *Général Billot* (1875); les *Cancalaises*, portrait d'*Alphonse Daudet* (1876).

FFOULKES (Edmond-Salmbury), théologien anglais, né à Eriviatt, dans le comté de Galles, en 1819. Après avoir étudié à Shrewsbury et à Oxford, il devint professeur dans cette dernière ville, donna sa démission en 1855 et entra dans l'Eglise catholique. En 1870, il abjura de nouveau et revint à l'Eglise anglicane. Ce théologien vagabond a publié : *Manuel d'histoire ecclésiastique*; les *Divisions du christianisme*; le *Symbole de saint Athanase*, les *Difficultés actuelles*; *Huit sermons*, etc.

FIABLE adj. (fi-a-ble — rad. *se fier*). A qui l'on peut se fier.

FIALAR, nain qui, dans la mythologie scandinave, donna la mort à Kouacer, le plus sage des hommes. Fialar fut aidé par un autre nain, Galar. Du sang de Kouacer, ils composèrent l'hydromel des poëtes.

* **FIANCÉE** s. f.—Entom. Sorte de papillon.

Fiancés de Rosa (LES), opéra-comique en un acte, paroles de M. Adolphe Choler, musique de Mme Clémence Valgrand (comtesse de Grandval); représenté au Théâtre-Lyrique le 1er mai 1863. Le livret est faiblement conçu. On a remarqué dans la musique les couplets comiques de Nigel : *Comptant sur la promesse de l'auteur de vos jours*, et l'air de Jenny. Joué par Wartel, Girardot, Legrand, Mlles Faivre et Royer.

Fiancée d'Abydos (LA), opéra en quatre actes, paroles de M. Jules Adenis, musique de M. Adrien Barthe; représenté au Théâtre-Lyrique le 30 décembre 1865. Le livret a été tiré du poëme de lord Byron. Zuléika, la vierge d'Abydos, est destinée au bey Oglou par l'ambitieux Giaffir, parent du bey. Elle est aimée de Sélim, fils d'Abdallah et neveu de Giaffir, meurtrier de son frère. Ce Giaffir tue son amant, et Zuléika se soustrait par la mort à un odieux hymen. Tel est le dénoûment dans le poëme de Byron. Il est remplacé dans l'opéra par un assoupissement léthargique de la fiancée d'Abydos et par son union avec Sélim. La partition est l'œuvre d'un musicien de mérite. On a remarqué la chanson mauresque, la marche turque, la ronde de nuit, la scène de la conjuration et la marche nuptiale. Mme Carvalho a obtenu un grand succès dans cet ouvrage, qui a été interprété en outre par Montjauze, Ismaël et Lutz.

Fiancée de Corinthe (LA), opéra en un acte, paroles de M. Camille du Locle, musique de M. J. Duprato; représenté à l'Opéra le 21 octobre 1867. Polus, pêcheur du golfe de Corinthe, avait deux filles dont la ressemblance était si extraordinaire qu'on les prenait aisément l'une pour l'autre. Daphné, fiancée à Lysis, a trouvé la mort accidentellement dans les flots pendant une absence de son amant. Chloris, sa sœur, qui ressent une passion fatale pour Lysis, use de plusieurs stratagèmes pour lui laisser ignorer, à son retour, la perte de sa bien-aimée. Elle obtient de son père qu'il gardera aussi le silence sur cet événement. Lysis, qui est revenu à la chute du jour, prend Chloris pour Daphné et lui témoigne sa joie et sa tendresse. A peine Polus et sa fille ont-ils disparu, que Lysis interroge son cœur et s'étonne de ne plus ressentir auprès de son amante le même charme qu'autrefois. Il s'endort et, pendant son sommeil, l'ombre de Daphné lui apparaît. Ce n'est pas une ombre, mais un personnage fantastique qui agit, parle, marche et même boit comme un être vivant. Cette licence dans le régime des ombres a nui beaucoup à l'effet du poëme. Daphné révèle à Lysis la jalousie de sa sœur et lui fait jurer de préférer la mort à l'infidélité. Daphné s'éloigne; Lysis se rendort. Le jour paraît; le chœur chante une aubade :

Eh quoi! l'amoureux fiancé
Est encor là, paupières closes?
Quand pour lui nous avons tressé,
En gais festons, myrtes et roses.

Lysis se réveille, Polus et Chloris se présentent. Celle-ci fait connaître, en vraie fille de Corinthe (*sit venia verbo*), les secrets de son cœur :

Lysis... je t'ai trompé!... la triste Daphné dort
Au sein des flots amers, dans les bras de la mort.
Je suis Chloris! la volonté suprême
M'a donné de ma sœur
Le visage... et le cœur!
Viens et sois mon époux... je t'aime!...

Lysis se rappelle son serment, qu'un chœur invisible l'invite à tenir. Il invoque Daphné et meurt, simplement parce qu'il désire aller la rejoindre, sans que l'auteur du poëme ait daigné recourir à la moindre fleur de mancenilier comme dans l'*Africaine*, ou à un des mille moyens usités en pareille circonstance.

La partition que M. Duprato a écrite sur ce livret est une œuvre de beaucoup de mérite, et il est à regretter qu'elle ait été entraînée par la chute de la pièce; car, assurément, un succès aurait contribué à faire entrer le compositeur dans une voie plus conforme à ce qui fait le fond de son talent élégant, poétique, fin et distingué, que celle des opérettes et des bouffonneries où il s'est laissé tomber, et d'où il ne s'empresse pas de sortir.

On peut citer les stances de Chloris : *Tu ne reverras plus ta belle et jeune amante*; le chœur des matelots, à cinq temps, ne répond pas à l'effet que l'auteur attendait de l'emploi de cette mesure bizarre. Le trio : *O délices*, et tout le finale offrent des passages pleins de charme et d'une harmonie pénétrante. Cet ouvrage a été chanté par David, Mlles R. Bloch et Mauduit.

Fiancée du roi de Garbe (LA), opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, livret de MM. Ad. Dennery et H. Chabrillat, musique de M. Henri Litolff; représenté au théâtre des Folies-Dramatiques le 29 octobre 1874. Le conte de Boccace a si souvent défrayé la scène française qu'il devait être mis en opérette. La musique en est soignée, travaillée aussi consciencieusement que s'il s'était agi d'un ouvrage d'importance. L'instrumentation surtout offre des effets intéressants. Les principaux morceaux sont l'ouverture, un quintette des filles du soudan, un chœur de soldats et le duo du troisième acte. Distribution : Alaciel, Mlle Vanghel; Mamolin, Milher; Zaïr, Luco; Hispal, Widmer; Hamburger.

Fiancés (LES) [*I promessi sposi*], mélodrame italien en quatre actes, livret de Antonio Ghislanzoni, musique de M. E. Petrella; représenté sur le théâtre de Lecco en octobre 1869. C'est dans cette petite ville que Manzoni a placé la scène de son célèbre et remarquable roman. On est accouru de tous les points de la Lombardie à cette représentation, qui a eu un caractère de fête nationale. L'ouvrage a été chanté par le ténor Vincentelli et la prima donna Emma Wizjack. On a voulu, peu après, entendre sur une plus vaste scène l'opéra d'un compositeur si populaire dans la Péninsule. Le morceau qui a obtenu le plus de succès est la grande scène et la romanza : *O mia Stanzetta*, chantée par la signora Emma Wizjack. Nous signalerons encore au premier acte le quartetto : *Dalla filanda al paesel salia*; le brindisi pour baryton : *Fra noi e il nobile*; au deuxième acte, la romanza du baryton : *Oppressi e poveri*; au troisième, la ballata : *Tutto ho saputo*; enfin, dans le quatrième acte, la prière pour deux soprani : *Salve, Maria*.

Fiancés (LES) [*I promessi sposi*], opéra italien, musique de M. Ponchielli; représenté au théâtre Dal Verme, à Milan, en décembre 1872. Cet ouvrage avait été représenté déjà en Italie dans l'année 1856; mais la partition a été complétement refaite par le compositeur. Cet opéra a été très-favorablement accueilli. Chanté par Junca, Fabri, Brogi, Mmes Brambilla et Barlani-Dini.

FIBRALBUMINE s. f. (fi-bral-bu-mi-ne — de *fibre*, et de *albumine*). Anat. Nom donné par Lecanu à une substance qu'il croyait exister dans les globules du sang avec la globuline.

FICARINE s. f. (fi-ka-ri-ne — du lat. *ficaria*, ficaire). Chim. Substance qu'on obtient en traitant par l'alcool l'extrait aqueux de la ficaire.

* **FICELIER** s. m. — Dans l'argot du théâtre, Celui qui excelle à pratiquer toutes les petites recettes à l'aide desquelles on force l'applaudissement du public.

* **FICELLE** s. f. — *Rôti à la ficelle*, Rôti à la hâte et sans les ustensiles nécessaires.

— *Déménager à la ficelle*, Déménager en descendant ses meubles par la fenêtre et sans payer le propriétaire.

— *Dormir à la ficelle*, Loger la nuit dans un garni de bas étage.

— *Etre un peu ficelle*, Vivre comme les filous, qui finissent ordinairement par être pendus.

— Sport. Expression vulgaire par laquelle on désigne quelquefois un cheval mince, étriqué, manquant d'étoffe.

FICHEL (Eugène-Benjamin), peintre, né à Paris en 1826. Il étudiait la peinture sous la direction de Paul Delaroche, lorsque son père voulut le faire renoncer à l'art pour entrer dans le commerce. Le jeune homme résista. Se voyant tout à coup sans ressource, il résolut de se faire comédien. Bocage, qui dirigeait alors l'Odéon, consentit à l'admettre à son théâtre, où il débuta en 1846. Mais, s'étant réconcilié avec son père, qui consentit à lui laisser suivre sa vocation, il quitta la scène, où il avait eu du succès, pour reprendre ses pinceaux (1847). Pendant un voyage qu'il fit à Rome, il exécuta une *Sainte Famille*. Ce tableau figura au Salon de 1849. Deux ans plus tard, M. Fichel exposa *Hervey démontrant la circulation du sang*, dont son père fit don à l'Ecole de médecine. Depuis lors, il a exposé aux Salons un assez grand nombre de tableaux de genre et quelques tableaux d'histoire. Cet artiste, dont les toiles sont habilement composées et d'un coloris agréable, a obtenu une médaille de 3e classe en 1857, un rappel en 1861, une médaille en 1869 et la croix de la Légion d'honneur en 1870. Nous citerons, parmi les tableaux de M. Fichel : la *Toilette*, le *Lever* (1853); *Une matinée intime* (1855); *Une matinée dramatique*, *Une partie d'échecs* (1857); *Café de province*, *Un fumeur* (1859); les *Noces de Gamache*, le *Baptême de Mlle Clairon* (1861); *Un coin de bibliothèque*, *Une partie animée*, l'*Arrivée à l'auberge*, qui figure au musée du Luxembourg (1863); *Une tabagie*, l'*Audience du ministre* (1864); *Napoléon Ier combinant des manœuvres*, le *Général Bonaparte rendant à Eugène Beauharnais l'épée de son père* (1865); *Diderot et le neveu de Rameau* (1866); *Amateur chez un peintre*, *Ouvrez au nom du roi* (1867); le *Cabinet des médailles à la Bibliothèque royale* et l'*Arrivée à l'auberge*, à l'Exposition universelle de 1867; le *Joueur d'échecs*, *Un corps de garde* (1868); la *Nuit du 24 août* 1572, le *Fou qui vend la sagesse* (1869); *Une galerie de tableaux*, *Un quatuor* (1870); *Réception chez le prince*, *Fondation de l'Académie française en* 1635 (1872); *Buffon dans son cabinet*, les *Grandes entrées* (1873); *Lacépède écrivant l'histoire des poissons*, *Daubenton dans son laboratoire*, à l'Exposition universelle de Vienne (1873); la *Forge de Louis XVI*, *Un corps de garde* (1874); le *Départ du coche* (1875); *Une fête foraine* (1876); le *Cabaret de Ramponneau* (1877), etc.

* **FICHTE** (Emmanuel-Hermann), philosophe allemand. — Il est mort au mois d'août 1876. Ses derniers ouvrages sont : *Vie de Fichte*, son père (1862, 2 vol. in-8o); *Durée de l'âme et situation terrestre de l'homme* (1867, in-8o); *Ecrits divers* (1869, in-8o).

FIDÉLISSIME adj. (fi-dé-li-si-me — rad. *fidèle*). Très-fidèle. ‖ Titre que portaient les rois de Navarre.

FIDIUS, dieu sabin qui présidait aux serments et qu'on appelait aussi SANCUS.

* **FIELD** (David-Dudley), jurisconsulte américain. — Partisan de la liberté commerciale et des idées de Cobden, dans un pays où est encore en vigueur le système protectionniste, M. Field s'est mis à la tête d'une ligue libre échangiste, dont il est le président. En 1866, il adressa à l'Association britannique pour l'avancement des sciences un projet demandant la révision du droit international et la nomination d'une commission de juristes de divers pays appelés à rédiger un code qui serait soumis à l'approbation des Etats civilisés. Il présida en 1873 le congrès international qui se réunit à Bruxelles. Cette même année, il a entrepris un grand voyage de circumnavigation. On lui doit : *Projet de code international* (1873, in-8o), ouvrage écrit en anglais.

* **FIELD** (Cyrus-West), industriel américain, frère de David-Dudley Field. — La part considérable qu'il avait prise à la pose du câble transatlantique, avec le *Great Eastern* en 1866, lui fit décerner une médaille d'or par le congrès des Etats-Unis, et il obtint, l'année suivante, une grande médaille à l'Exposition universelle de Paris. Depuis lors, il a continué à s'occuper de télégraphie sous-marine. En 1870, il a pris l'initiative de la constitution d'une grande compagnie qui s'est proposé d'établir un câble sous-marin à travers le Pacifique, afin de relier les Etats-Unis à la Chine, en passant par les îles Sandwich et le Japon.

FIELD (Stephen-Johnson), magistrat américain, frère des précédents, né à Haddam en 1816. Enfant encore, il fut envoyé dans l'Europe orientale pour étudier les langues de ces contrées, séjourna à Smyrne et à Athènes, revint aux Etats-Unis pour prendre ses grades (1837), étudia le droit sous son frère aîné et alla s'établir en Californie, où il devint chief justice en 1859. En 1873, le gouverneur de l'Etat le nomma membre de la commission d'examen du code californien.

FIELD (Henri-Martin), littérateur américain, frère des précédents, né à Stockbridge en 1822. Après avoir fait ses études au collége Williams et pris ses grades en 1838, il s'appliqua à l'étude de la théologie, fut nommé pasteur de l'église presbytérienne de Saint-Louis-du-Missouri (1842), donna sa démission en 1847 et fit un voyage en Europe. En 1854, il devint ministre à West-Springfield (Massachusetts) et s'attacha à la direction et à la rédaction d'un journal religieux, le *New-York Evangelist*. Il fit un second voyage en Europe en 1857 et fut envoyé, en 1867, à l'Exposition universelle de Paris comme délégué de l'Eglise presbytérienne d'Irlande et d'Ecosse.

M. Henri-Martin Field a publié un assez grand nombre d'ouvrages : le *Bien et le mal dans l'Eglise catholique romaine* (1848); les *Confédérés irlandais, épisode de l'insurrection de* 1798 (1851); *Scènes d'été de Copenhague à Venise* (1860); *Histoire du télégraphe atlantique* (1872); *Voyage autour du monde* (1876).

* **FIELDS** (James-Thomas), poëte et publiciste américain. — Il a dirigé, de 1864 à 1870, la fameuse librairie de Boston, fondée par Ticknor, et dans laquelle il était entré à vingt et un ans. A diverses reprises, il s'est rendu en Europe et, dans ces dernières années, il a fait à Boston des conférences publiques, notamment sur la *Littérature anglaise moderne* (1873). Cette même année, il a publié un recueil de morceaux intitulé : *Yesterdays with authors*.

FIESTAUX s. m. pl. (fi-èss-tô). Dans les houillères, Dégagement spontané de grisou.

FIFI s. m. (fi-fi — corruption de *fils fils*). Petit terme d'amitié dont on se sert en parlant aux enfants, aux oiseaux.

FIGARISTE s. m. (fi-ga-ri-ste — rad. *Figaro*). Se dit de tout homme qui écrit des articles pour le journal le *Figaro*, ou qui partage les opinions, les sentiments des rédacteurs de ce journal : *Tels sont les aveux de ce* FIGARISTE, *dont l'unique tort est une profonde ignorance des choses et des hommes de la politique.* (Gust. Naquet.)

* **Figaro**, journal. — Nous avons dit dans le *Grand Dictionnaire*, t. VIII, p. 351, ce qu'est le *Figaro* et en quelle médiocre estime nous le tenons. Au *Supplément* (v. ANNONCES), nous avons indiqué la branche nouvelle que cette feuille a ajoutée à son industrie. Nous ne voudrions pas y revenir. Il est certains sujets que l'on ne traite qu'à son corps défendant. Mais, comme le *Figaro* est devenu une sorte de journal officiel des gens du 16 mai 1877, nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de connaître l'état-major de cette feuille. Ceci est une nomenclature dépourvue d'appréciations et de fantaisie; elle est d'ailleurs par elle-même des plus instructives. Ouvrons la marche : les noms sont ronflants, les particules émaillent aristocratiquement la liste entière. Par exemple, elle a un endroit et un envers, la scène et la coulisse, le figuré et le réel.

En tête : rédacteur en chef, fondateur, administrateur, directeur, Jean-Hippolyte Cartier, plus connu sous le nom de H. de Villemessant. Il est entré dans le journalisme par le journal de mode la *Sylphide* et sous le pseudonyme mystérieux et galant de Mlle Louise de Saint-Loup. Son œuvre littéraire la plus importante, après le *Figaro*, est un opuscule (1850-1852) dédié au comte de Chambord.

Ce chef de file, sur lequel nos lecteurs trouveront des renseignements au *Grand Dictionnaire*, tome XV, p. 1056, a pour *alter ego* officiel, M. Francis Magnard, un Belge, s'il vous plaît, comptable de profession, datant de l'origine du *Figaro* bihebdomadaire, s'étant élevé à la rédaction en chef à cause de sa connaissance approfondie de ce qu'on appelle le contrôle de la maison. Comme opinion politique, le Pylade du légitimiste de Villemessant, rédacteur en chef d'un journal orléano-bonapartiste, déclare avec affectation être républicain, le seul républicain « sérieux » du *Figaro*.

Comme sous-rédacteur en chef, évoluant dans l'état-major, factotum de M. de Villemessant, maître Jacques international, ayant pour pseudonyme Roquebrune, arrive M. Périvier, qui parle allemand comme un Berlinois qui parle mal.

Le gérant administrateur, directeur du contentieux, agent financier du patron, Fernand de Rodays, l'homme des démarches administratives importantes. M. de Rodays est secondé par M. Pigeonnal, cuisinier en chef de la comptabilité générale.

La haute partie politique du *Figaro* est tenue d'abord par les deux rédacteurs en chef déjà nommés, puis par deux célébrités de haut calibre :

Junius, ancien pseudonyme d'Alphonse Duchesne, couvre, depuis le 16 mai 1877, le visage de M. Clément Duvernois, ancien ministre de l'Empire. M. Duvernois, qui, après avoir confectionné pendant deux ans des chaussons de lisière, vient de reprendre la plume, représente au *Figaro* la politique élyséenne, la note officielle, la recommandation directe et l'inspiration de M. d'Harcourt.

Le second rédacteur politique du *Figaro*, Mauprat, c'est M. Granier de Cassagnac, lequel publie dans le journal de petits entrefilets avec de gros titres, bien perfides et bien payés. M. Granier de Cassagnac ou Mauprat, c'est le trait d'union entre le *Figaro* et le *Pays*.

Les articles de fantaisie touchant tantôt à la critique d'art, tantôt aux plus hautes questions sociales, sont de M. Albert Wolff, un Prussien naturalisé Français.

Le conservateur du *Figaro*, c'est M. Jules Richard, rédacteur attitré de toutes les correspondances bonapartistes expédiées aux journaux de province.

Le baron Grimm, c'est M. Albert Millaud, fils du fondateur du *Petit Journal*, qui fait le courrier de la Chambre, de mauvais vers et des comédies plus mauvaises encore.

N'oublions pas M. Bucheron, dit Saint-Genest, ancien sous-officier. Croit avoir la spécialité des affaires militaires et se lance parfois dans la politique. Donne chaque jour des conseils au gouvernement et préconise à l'occasion le coup d'Etat. M. Saint-Genest partage la correspondance militaire avec M. de Wœstine et M. Chabrillat.

Ignotus, c'est M. Platel, membre du conseil général de la Loire-Inférieure, qui a pris la spécialité des portraits politiques, fort peu ressemblants du reste.

M. Adrien Marx, ancien historiographe de l'impératrice, est le chef d'une escouade de reporters.

Tel est, augmenté de quelques comparses et de M. Auguste Vitu, qui partage ses faveurs entre le *Figaro* et le *Gaulois*, le bataillon de la gazette devenue, au 16 mai 1877, le journal de la présidence, le « Moniteur officiel de la réforme morale et sociale » héroïquement entreprise par MM. de Broglie et de Fourtou pour le salut et la réorganisation de la France.

* **FIGEAC**, ville de France (Lot), ch.-l. d'arrond. et de deux cant., à 67 kilom. N.-E. de Cahors, sur la rive droite du Célé; pop. aggl., 5,013 hab. — pop. tot., 7,333 hab. L'arrond. comprend 8 cant., 113 comm., 87,022 hab.

FIGÈRE s. f. (fi-gè-re). Maladie des dindonneaux.

FIGNOLAGE s. m. (fi-gno-la-je; *gn* mll. — rad. *fignoler*). Action de fignoler; manière de peindre où il y a trop de recherche.

* **FIGUE** s. f. — Dans les marais salants, Fragment de feutre qui souille le sel.

FIGUERAS, ville d'Espagne. V. FIGUIÈRES, au tome VIII du *Grand Dictionnaire*.

* **FIGUERAS** (Stanislas), homme politique espagnol. — Il est né à Barcelone en 1819. A la fin de 1869, il dénonça à la tribune l'assassinat du député républicain Guilhem, qui avait pris part à l'insurrection du 15 octobre, et qui, conduit à Carrascosa, où il avait été remis prisonnier entre les mains du colonel Luque, avait été trouvé, après le départ des troupes, percé de balles et la poitrine labourée de coups de baïonnette. De concert avec Castelar, Salmeron, Pi y Margall et les autres députés républicains, il s'opposa à toutes les tentatives faites pour restaurer le trône en Espagne, et il vota contre la candidature d'Amédée, qui devint roi d'Espagne (1870). Sous le règne de ce prince, il continua à faire de l'opposition avec une autorité croissante. Lors de l'abdication d'Amédée, les cortès, après avoir proclamé la république (11 février 1873), nommèrent au scrutin le pouvoir exécutif, dont M. Figueras devint un des membres et dont il reçut la présidence. Dans le discours qu'il prononça alors, il fit la déclaration suivante : « Nous voulons le concours de tous les partis; tous les partis doivent nous le donner dans la mesure de leurs convictions. Cette solution républicaine, qui n'humilie personne, aura en nous les plus fidèles interprètes. D'aucune façon, le gouvernement ne fera une politique de parti; sa politique sera large et noble. » M. Figueras, d'accord avec M. Castelar, ministre des affaires étrangères, et les autres membres du cabinet, s'attacha à mettre à exécution son programme. Par malheur, le gouvernement se trouva en présence des difficultés les plus graves, de la pénurie du trésor, de la désorganisation de l'armée, de l'insurrection des carlistes et du mouvement séparatiste que préparaient les intransigeants. D'autre part, il eut à lutter contre le mauvais vouloir de la commission de permanence des cortès, chargée de l'assister jusqu'à la réunion des cortès, et qui s'occupa à peu près uniquement de préparer les voies à une contre-révolution. Cette commission ayant tenté de provoquer un soulèvement à Madrid, Figueras et Castelar en prononcèrent la dissolution (23 avril 1873); mais, comme ils ne voulaient point s'emparer de la dictature, ils appelèrent les électeurs à nommer le 11 mai une assemblée constituante. Lors de la réunion des cortès, le 31 mai, Figueras lut aux députés un programme politique rédigé par Castelar. Il y exposa les mesures que le gouvernement avait prises contre la commission de permanence, qui menaçait la république dans son existence; puis il indiqua les réformes à faire, telles que la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la décentralisation administrative, la réorganisation de l'armée et de la justice, l'abolition de l'esclavage, etc. En même temps, il déposa entre les mains des représentants du pays sa démission et celle de ses collègues, et, le 8 juin, le cortès chargèrent M. Pi y Margall de former un nouveau cabinet. Redevenu simple député, M. Figueras fit un voyage en France. De retour en Espagne, il ne joua plus qu'un rôle effacé dans les événements qui suivirent. Après le coup d'Etat de Pavia, qui dispersa

les cortès et amena la dictature du maréchal Serrano, M. Figueras rentra complétement dans la vie privée (3 janv. 1874). Depuis lors, il n'a plus fait parler de lui.

* **FIGUEROLA** (Laureano), économiste espagnol. — Il était ministre des finances, lorsque, à la fin de décembre 1869, il porta à la tribune, contre l'ex-reine Isabelle et sa mère, l'accusation d'avoir dérobé les diamants de la couronne, qui, d'après une estimation authentique, valaient plus de 25 millions. M. Canovas del Castillo ayant pris la défense des deux reines, M. Figuerola répliqua en montrant des documents irréfutables, et cette révélation produisit une vive sensation en Espagne. Il conserva son portefeuille pendant la régence du maréchal Serrano et se prononça, en 1870, pour la candidature du prince Amédée au trône d'Espagne. Sous le règne de ce prince, il devint président du Sénat (1872). Ce fut lui qui, après l'abdication d'Amédée, présida à la place de Rivero les cortès qui venaient de proclamer la république et qui nommèrent le nouveau pouvoir exécutif, dont Figueras eut la présidence (12 février 1873). Sous le gouvernement républicain, M. Figuerola se rangea parmi les anciens monarchistes dont l'hostilité ne tarda pas à se manifester. Après le coup d'Etat de Pavia (3 janvier 1874), Serrano, redevenu maître du pouvoir, appela au ministère M. Figuerola et lui rendit le portefeuille des finances. Il garda son portefeuille jusqu'à la restauration d'Alphonse XII (31 décembre 1874). Depuis lors, il est devenu recteur de l'Institut libre de l'enseignement à Madrid, à l'inauguration duquel il a présidé au mois d'octobre 1876.

* **FIGUIER** (Guillaume-Louis), savant et littérateur français. — Les derniers ouvrages publiés par ce vulgarisateur sont : *Tableau de la nature* (1862-1871, 10 vol. in-8°, avec gravures), comprenant : la *Terre avant le déluge*, la *Terre et les mers*, *Histoire des plantes*, la *Vie et les mœurs des animaux*, les *Insectes*, les *Articulés*, les *Poissons*, les *Reptiles*, les *Oiseaux*, les *Mammifères*, l'*Homme primitif*, les *Races humaines; Christophe Colomb* (1876, in-12); *Jean Gutenberg*, *Fust*, *Schœffer* (1867, in-12); les *Merveilles de la science*, auxquelles il a ajouté 2 vol. (1867, 1869, in-8°); le *Lendemain de la mort* ou la *Vie future selon la science* (1871, in-12); *Vie des savants illustres de l'antiquité* (1873, 2 vol. in-12); les *Merveilles de l'industrie* (1873-1876, 4 vol. in-4°); le *Grand tunnel du mont Saint-Gothard* (1876, in-18). M. Figuier a continué la publication de son *Année scientifique et industrielle*, dont la vingtième année (1876) a paru en 1877. Ce recueil, intéressant par les sujets mêmes qu'il traite, est malheureusement fait avec trop de négligence. Les erreurs et les contradictions y abondent, et les descriptions de machines sont le plus souvent peu intelligibles.

* **FIGUIER** (Juliette BOUSCARET, dame), femme de lettres, épouse du précédent. — Dans ces dernières années, elle a écrit pour le théâtre des comédies et quelques drames. Par malheur, Mme Figuier est absolument dépourvue de talent dramatique. Elle n'a réussi qu'à faire des pièces enfantines, dépourvues de tout intérêt, qui, naturellement, n'ont eu aucun succès. Nous citerons : les *Pelotons de Clairette*, pièce en un acte, jouée au Vaudeville (1872, in-12); le *Presbytère*, drame en trois actes, au théâtre Cluny (1872, in-12); la *Vie brûlée*, comédie en deux actes, aux Folies-Marigny (1872, in-12); la *Parisienne*, en un acte (1873, in-12); la *Fraise*, en un acte (1874, in-12); l'*Enfant*, drame en quatre actes (1874, in-12); *Pied-à-terre*, en un acte (1874, in-12); les *Pilules de M. Brancolar*, en un acte (1874, in-12); la *Dame aux lilas blancs*, en deux actes (1875, in-12); *Barbe d'or*, drame historique (1876, in-12), etc.

* **FIGURANT** s. m. — Celui qui figure dans un acte judiciaire ou commercial.

FIGURATION s. f. (fi-gu-ra-si-on — rad. *figurant*). Au théâtre, Tout le personnel des figurants et des figurantes.

* **FILAGE** s. m. — Dans les manufactures de tabac, Action de filer les rôles.

FILALI s. m. (fi-la-li). Cuir rouge ou jaune fabriqué sur la côte méridionale d'Afrique; tout objet fabriqué avec ce cuir.

* **FILASSE** s. f. — *Filasse de nerfs*, Sorte de filasse obtenue par le battage des tendons de bœuf.

* **FILER** v. a. ou tr. — Suivre à distance : *Un agent était chargé de* FILER *le voleur*.

* **FILETIER** s. m. — Fabricant de filets.

FILETOUPIER s. m. (fi-le-tou-pié). Batteur de chanvre.

FILGIA ou **FYLGIA**, dans la mythologie scandinave, norne protectrice qui veille à la naissance des enfants et secourt les hommes.

FILHOL (Édouard), savant français, né à Toulouse (Haute-Garonne) en 1814. Il commença dans sa ville natale l'étude de la pharmacie, qu'il alla continuer à Paris. Devenu interne dans les hôpitaux, il remporta plusieurs prix en 1837 et reçut le diplôme de pharmacien de 1re classe. En 1838, M. Filhol fut nommé pharmacien en chef de l'hôpital Beaujon. Trois ans plus tard, il retourna à Toulouse comme professeur à l'Ecole préparatoire de médecine de cette ville, dont il reçut la direction en 1857. Depuis quelques années, à cette époque, il était en outre professeur de chimie à la Faculté des sciences, et, malgré ses nouvelles fonctions, il n'en conserva pas moins cette chaire. Associé de l'Académie de médecine de Paris, membre de l'Académie des sciences de Toulouse, qu'il a présidée à diverses reprises, il est en outre membre de la Société de médecine de la Haute-Garonne, du conseil d'hygiène, officier de la Légion d'honneur, officier de l'instruction publique, etc. Pendant quelques années, il a été maire de Toulouse. M. Filhol a fondé le musée d'histoire naturelle de cette ville. Outre de remarquables mémoires sur le *Lait*, sur l'*Ivraie enivrante*, sur le *Chlorophylle*, sur les *Matières colorantes des fleurs*, etc., on lui doit : *Eaux minérales des Pyrénées, recherches comprenant l'étude de l'action thérapeutique, la constitution chimique des eaux, etc.* (Toulouse, 1853, in-8°); *Nouvelles recherches sur les eaux sulfureuses thermales des Pyrénées* (1870, in-8°); *Description des ossements de felis spelæa* (1872, in-8°), en collaboration avec son fils Henri; *Analyse de l'eau minérale de Bagnères-de-Luchon* (1874, in-8°); la *Vérité sur la nouvelle distribution d'eau de la ville de Toulouse* (1874, in-8°); *Du contrôle des analyses d'eaux potables et d'eaux minérales* (1876, in-8°); *Recherches sur les moyens de reconnaître la sophistification du café* (1876, in-8°), etc. — Son fils, Henri FILHOL, né à Toulouse en 1843, a étudié la médecine en cette ville, où il a passé son doctorat. Ce jeune savant s'est occupé d'une façon toute particulière de géologie, et il s'est fait avantageusement connaître par des écrits intéressants. Nous citerons de lui : l'*Homme fossile des cavernes de Lombriac et de Lherm*, en collaboration avec Ramer; *Age de la pierre polie dans les cavernes des Pyrénées ariégeoises*, avec M. Garrigou; *Lettre de M. H. Filhol à M. Truttat* (1870, in-8°); *Description des ossements de felis spelæa* (1872, in-8°), en collaboration avec son père; *Note sur la dentition de lait et la dentition permanente du hyænodron* (1875, in-8°); *Exploration scientifique dans le massif d'Arbas* (1876, in-8°), etc.

* **FILIAL, ALE** adj. Qui convient à un fils... — s. f. Maison religieuse fondée par une maison mère et qui peut avoir un objet différent, tandis qu'il n'en est pas de même de la succursale.

FILIALITÉ s. f. (fi-li-a-li-té — rad. *filial*). Qualité de fils ou de fille, en parlant de personnes; qualité de filial, en parlant de sentiments.

FILIOLE s. f. (fi-li-o-le — du lat. *filiola*, petite fille). Petit canal d'irrigation dérivé d'un plus grand. ‖ Terme usité en Provence.

* **FILIPPI** (Philippe DE), naturaliste italien. — Il est mort à Hong-kong en 1867.

Fille Élisa (LA), par M. Edmond de Goncourt (Paris, 1867, 1 vol.). Il y a treize ans, MM. de Goncourt écrivaient en tête de *Germinie Lacerteux* : « Aujourd'hui que le roman s'élargit et grandit, qu'il commence à être la forme passionnée, sérieuse, vivante de l'étude littéraire et de l'enquête sociale, qu'il devient par l'analyse et la recherche psychologique l'histoire morale contemporaine, aujourd'hui que le roman s'est imposé les études et les devoirs de la science, il peut en revendiquer les libertés et les franchises. » Ces libertés et ces franchises, avant même que M. Edmond de Goncourt les eût réclamées en 1877, pour son roman la *Fille Elisa*, M. Zola les avait prises dans son livre l'*Assommoir*. Nous avons dit ailleurs (v. ASSOMMOIR, dans ce *Supplément*) ce que nous pensons de cette publication de M. Zola, qui a été la grande curiosité du jour et qui, heureusement, restera une curiosité. L'*Assommoir*, on le sait, est la peinture d'une famille d'ouvriers parisiens, si l'on peut appeler famille une agglomération d'êtres qui se trompent, se battent, se volent et se prostituent. Les héros commencent à s'enivrer à la première page et n'arrêtent qu'à la dernière leurs ordures et leurs vomissements. Nous voici déjà loin du réalisme de MM. de Goncourt et de *Germinie Lacerteux*. M. Edmond de Goncourt a voulu aller plus loin encore, et, pour écrire sa *Fille Elisa*, il a fouillé plus avant dans les bas-fonds et remué une vase plus empestée. Au-dessous du cabaret de l'*Assommoir*, il a trouvé, en province et à Paris, des établissements plus immondes encore et qu'on ne saurait nommer. Elisa est la fille d'une sage-femme, dont la principale industrie consiste à recevoir des pensionnaires intéressantes qu'elle délivre... des soucis de la maternité. C'est une « faiseuse d'anges. » Elisa tout enfant a vu bien des choses tristes; elle en a entendu de plus tristes encore. Elle prend en horreur sa mère et la quitte, non pour se réfugier dans une famille honnête, mais pour entreprendre, à la suite d'une marchande de plaisir, un tour de France tout particulier. Dans une de ces étapes, la Vénus banale s'enamoure d'un soldat, qu'elle aime de cœur, si bien qu'elle le tue. Condamnée à mort par la cour d'assises, sa peine est commuée pour celle de la détention perpétuelle. On l'enferme dans une maison centrale et elle y meurt au bout de plusieurs années, sans avoir pu obtenir d'un règlement inflexible le droit de prononcer une seule parole.

C'est la pénalité du silence continu que M. Edmond de Goncourt dit avoir voulu surtout combattre. Mais ne serait-il pas arrivé plus sûrement à son but en choisissant un personnage moins dégradé? En cherchant dans les prisons de Montpellier, de Cadillac, de Doullens, de Rennes ou d'Auberive, l'auteur aurait trouvé sans peine une malheureuse qui, peut-être, aurait tué, elle aussi, mais qui aurait tué un séducteur. La vérité, c'est que les lauriers de M. Zola empêchaient M. de Goncourt de dormir. L'*Assommoir* ne lui a pas semblé suffisant. Il lui a fallu des histoires plus écœurantes encore. Il a choisi des bouges infâmes et il les a décrits complaisamment, d'un air souriant, d'un style content de soi. M. Zola, lui, ne marivaude pas dans l'exercice de son métier; il retrousse bravement ses manches et saute dans l'ouvrage avec de grosses bottes. M. de Goncourt met des gants paille et remue cela de l'extrémité de son talon rouge. Un berger de Watteau s'engageant avec de petites minauderies dans le grand collecteur! Ce gant et ce talon maculés sont encore plus affreux à voir que la bonne grosse main et les bonnes grosses bottes de son confrère. M. de Goncourt prétend cependant avoir fait un livre pur. « Ce livre, dit-il en parlant de la *Fille Elisa*, j'ai la conviction de l'avoir fait austère et chaste, sans que jamais la page échappée à la nature délicate et brûlante de mon sujet apporte autre chose à l'esprit de mon lecteur qu'une méditation triste. Mais il m'a été impossible parfois de ne pas parler comme un médecin, comme un savant, comme un historien. Il serait vraiment injurieux pour nous, la jeune et sérieuse école du roman moderne, de nous défendre de penser, d'analyser, de décrire tout ce qu'il est permis aux autres de mettre dans un volume qui porte sur sa couverture : *Etude* ou tout autre intitulé de ce genre. On ne peut, à l'heure qu'il est, vraiment plus condamner le roman à être l'amusement des jeunes demoiselles en chemin de fer. Nous avons acquis depuis le commencement de ce siècle, il me semble, le droit d'écrire pour des hommes faits; sinon s'imposerait à nous la douloureuse nécessité de recourir aux presses étrangères et d'avoir, comme sous Louis XIV et Louis XV, en plein régime républicain de France, nos éditions de Hollande. » Donc, les intentions de M. de Goncourt sont pures, pures aussi les intentions de M. Zola. Qu'il s'agisse de l'*Assommoir* ou de la *Fille Elisa*, les auteurs sont d'accord pour nous dire : « Notre livre est chaste et moral, puisque notre livre est exact. » C'est maintenant le mot d'ordre. Le pus d'un ulcère ne sent pas mauvais, du moment que c'est du vrai pus d'un ulcère authentique.

L'œuvre de M. Edmond de Goncourt constitue-t-elle un livre exact? Nous l'ignorons et nous nous déclarons incompétent. Pour être fixé, il faudrait s'adresser à un agent des mœurs. Quant à être chaste et moral, la plaisanterie dépasse la mesure. Faut-il ajouter qu'il est composé sans art, formé de deux parties distinctes, qui, à elles deux, ne font pas un tout? On peut dire que la *Fille Elisa* fait déborder le dégoût et marque le degré que le lecteur ne peut se résoudre à franchir. On redoutait les imitations de l'*Assommoir*, les excès prolongés de cette littérature ordurière : la *Fille Elisa* est le dégorgement subit qui coupe court aux velléités des élèves. Ils n'iront pas plus loin. Le public commence à s'indigner et à réclamer un peu d'air vif autour de ces puanteurs.

La *Fille Elisa* a été l'occasion d'un procès de presse très-curieux et que nous devons consigner ici. Quelques jours après l'apparition du livre de M. de Goncourt, un jeune écrivain, M. Alfred Barbou, publia dans le *Tintamarre*, sous le pseudonyme de Brévannes, une satire de la *Fille Elisa*, intitulée : la *Fille Elisabeth*. Cet article, signalé au parquet, fit citer son auteur chez le juge d'instruction. Les explications données à ce magistrat permettaient de supposer que l'affaire, qui traîna en longueur, n'aurait pas de suite; mais, sur ces entrefaites, M. Paul de Cassagnac, comparaissant en cour d'assises, dénonça, fidèle à son système de défense, tous les passages de journaux, criminels à son avis, non inquiétés par la justice. Au nombre de ces articles dénoncés était la *Fille Elisabeth*. La semaine suivante, M. Barbou était appelé devant la 8e chambre, ainsi que le rédacteur gérant du *Tintamarre*, M. Léon Bienvenu.

L'article incriminé était précédé d'une courte préface, que nous reproduisons parce qu'elle indique nettement le but et la pensée de M. Barbou, lequel ne s'attendait guère à être prévenu d'outrages à la morale publique : « La lecture de la *Fille Elisa*, la dernière œuvre de M. de Goncourt, à qui, soit dit en passant, son frère fait défaut, cette lecture, dis-je, suggère de singulières réflexions. Sous prétexte de science psychologique, de dissection morale, le survivant des auteurs de *Germinie Lacerteux* soutient que le rôle du romancier moderne consiste à remuer toutes les boues, à se servir de sa plume comme fait un chirurgien de son scalpel, et, partant de ce principe, il nous fait pénétrer dans ces maisons soigneusement verrouillées, qui portent pour enseigne de gros numéros et dont on n'entre-bâille la porte que le soir, tant on craint de scandaliser les honnêtes passants. Où, sur cette voie, s'arrêtera-t-on? Une semblable profession de foi n'excuse-t-elle pas la littérature ordurière des Belot et des Montépin, si justement attaquée jadis? Jusqu'à quelle profondeur sondera-t-on le gouffre du vice? De semblables livres sont-ils plus utiles à répandre que les ouvrages de médecine dans des mains profanes? Point n'est ici le lieu de répondre à ces questions. On veut du réalisme, va donc pour le réalisme. L'année prochaine ou l'autre paraîtra, chez Charpentier ou ailleurs, une étude de mœurs surprenante, plus émouvante mille fois que la *Fille Elisa* elle-même. Nous détachons de cet ouvrage intitulé : la *Fille Elisabeth*, le premier chapitre, le seul qui soit écrit actuellement. »

A la suite de ce préambule, où l'intention satirique de l'auteur est clairement exprimée, M. Brévannes faisait parler une héroïne du monde de la fille Elisa, et il plaçait dans sa bouche des expressions d'une grande crudité, des mots presque tous empruntés à l'œuvre de M. de Goncourt.

Devant le tribunal, l'auteur de la *Fille Elisabeth* expliqua de nouveau ses intentions. « Un livre inqualifiable, dit-il, a paru; ce volume, qui n'a pas même l'excuse du langage poli, introduit les lecteurs dans les maisons de prostitution de Paris et de la province. M. de Goncourt invoquant l'utilité du réalisme, M. de Goncourt, qui, lui, n'est pas un satirique, se sert, pour dépeindre des choses obscènes, de mots obscènes. Cette... étude se trouve en toutes les mains, se donne en prime gratuite. En présence de cet ouvrage, nous avions deux procédés de critique : l'un, sans danger, qui consistait à faire des citations et à les encadrer de commentaires; évidemment, on ne nous eût pas poursuivis pour citation de passages d'un volume non poursuivi; l'autre procédé consistait à exagérer ce parti pris de réalisme qui menace notre littérature française, de manière à faire reculer d'autres écrivains devant une semblable tentative. Voilà ce que nous avons tenté. Nous avons déposé une petite ordure le long... d'une grosse. La *Fille Elisa*, à notre avis, non à cause de la beauté de ses formes, mais à cause de la lascivité de son attitude, est, pour ainsi dire, une figure échappée du musée secret de Naples. Nous l'avons prise, nous avons voilé ses nudités, qui, aux yeux de certains, la rendaient aimable; nous l'avons maculée, salie, couverte de choses horribles, et nous nous sommes efforcé d'en faire une statuette pour le musée Dupuytren. Reste à savoir si l'exhibition publique des sujets de ce dernier musée devrait être considérée comme un outrage aux bonnes mœurs et n'aurait pas plutôt pour résultat d'inspirer une terreur utile. »

Le ministère public, dans son réquisitoire, se plut, à diverses reprises, à reconnaître l'honnêteté de l'intention du journaliste. Toutefois, il considéra qu'il existait un délit matériel, un délit de mots, et le tribunal, partageant cet avis, condamna, par un jugement fortement motivé, M. Barbou à 100 fr. d'amende et M. Bienvenu à 50 francs. Le *Figaro* dénatura sciemment la physionomie des débats, et le *Pays* se joignit à lui pour dénoncer au ministre de l'instruction publique M. Barbou, qui occupe dans l'administration un poste des plus honorables. Ajoutons que, grâce à une des plus étranges dispositions de la loi sur la presse, dont on attend impatiemment la réforme, le jugement implique, pour M. Barbou et M. Bienvenu, la privation des droits civils et politiques pour une durée de cinq années.

Filles de la Croix, congrégation religieuse. V. CROIX (Filles de la), dans ce *Supplément*.

Fille de Mme Angot (LA), opéra bouffe, paroles de MM. Clairville, Siraudin et Koning, musique de M. Ch. Lecoq. V. ANGOT, dans ce *Supplément*.

Filleule du roi (LA), opéra-comique en trois actes, livret de MM. Cormon et R. Deslandes, musique de M. A. Vogel; représenté sur le théâtre des Fantaisies-Parisiennes, à Bruxelles, en avril 1875, et au théâtre de la Renaissance, à Paris, le 23 octobre 1875. La filleule du roi Henri IV est la fille de Camescas, cuisinier du roi; elle doit épouser Phébus, marquis de Pibrac. Une Béarnaise nommée Marion vient réclamer en faveur de sa sœur, à qui Phébus a fait une promesse de mariage. Celui-ci laisse la filleule du roi épouser un gars nommé Andréol, qu'elle lui préfère, et épouse Marion. Quant à la sœur délaissée, on ne s'en occupe plus. S'il n'y avait pas des épisodes comiques qui occupent l'attention, une telle pièce n'offrirait aucun intérêt. On regrette de voir un musicien de mérite, comme M. Vogel, employer son talent à de pareils enfantillages. On a surtout remarqué les couplets d'Henriette, une romance au troisième acte et un excellent trio. Chanté par Vauthier, Dailly, Mme Peschard, Mlle Luigini.

* **FILLIAS** (Achille-Etienne), littérateur français. — Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : l'*Espagne et le Maroc en 1860* (1860, in-8°); l'*Algérie ancienne et nouvelle* (1860, in-32), dont une 2e édition

a paru à Alger (1875, in-12); *Etat actuel de l'Algérie, géographie physique et politique de l'Algérie* (1862, in-12), dont la 3e édition a paru en 1874, sous le titre de *Géographie de l'Algérie*.

* **FILLMORE** (Millard), homme d'Etat, ex-président des Etats-Unis. — Il est mort à Buffalo (Etat de New-York), en 1874.

FILLON s. m. (fi-llon; *ll* mll.). Moll. Petit mollusque comestible, appartenant au genre telline.

FILOCHER v. n. ou intr. (fi-lo-ché — rad. *filoche*). Faire le tissu appelé filoche.

* **FILON** s. m. — **Encycl.** Minér. Nous ajouterons ici quelques détails sur la règle de Schmidt, dont nous avons dit quelques mots au tome VIII du *Grand Dictionnaire*. Il peut arriver que, pour les failles qui traversent même un terrain stratifié, l'inspection d'une couche n'apprenne rien de positif pour aller la retrouver au delà de la faille, soit à cause de la similitude des couches existantes dans les régions du toit et du mur du gîte, soit parce que le terrain a subi une dislocation considérable et que l'on ne connaît pas l'ordre de succession des couches jusqu'à cette distance. Ces indices manquent toujours quand il s'agit de *filons* croiseurs qui interrompent des gîtes encaissés dans des terrains non stratifiés, ou composés de couches qu'on ne peut distinguer les unes des autres. Dans ce cas, on constate que la dislocation du terrain a consisté principalement dans un glissement du toit sur le mur du *filon* croiseur, suivant la ligne d'inclinaison de ce dernier.

Telle est la règle énoncée par Schmidt. On conçoit, en effet, que la masse située au toit du croiseur a dû généralement s'abaisser par rapport à la masse située au mur; la séparation a dû avoir lieu suivant une surface inclinée à l'horizon, et la masse détachée, qui a constitué le toit du croiseur, a dû, en vertu de la pesanteur, glisser sur la masse demeurée immobile. Le glissement du toit sur le mur est très-apparent, en général, dans les failles qui traversent les terrains stratifiés; les fentes primitives, qui ont donné lieu aux failles, peuvent avoir été déterminées par l'action des forces intérieures et ont alors constitué des soupiraux par où les matières gazeuses ou liquides sont venues à la surface; à la suite de ces éruptions, il est resté dans l'intérieur des espaces vides, et les masses soulevées et séparées les unes des autres se sont abaissées de nouveau en obéissant aux lois de la pesanteur, et c'est encore, dans ce cas, le toit qui a dû glisser sur le mur. Pour appliquer la règle de Schmidt, on procédera comme il suit : quand un filon ou une couche seront interrompus par une faille ou un croiseur, on reconnaîtra d'abord la direction et l'inclinaison du croiseur, et, connaissant ces mêmes éléments du gîte interrompu, on déterminera la projection horizontale de l'intersection de ce gîte et du croiseur; cela suffira pour faire connaître la direction des recherches à faire et les rapports entre les longueurs des diverses galeries que l'on peut exécuter pour atteindre le gîte interrompu, soit dans le plan du croiseur, soit à travers la roche située derrière le croiseur. On ne peut, en effet, considérer que les rapports des longueurs des lignes, puisque leurs vraies grandeurs dépendent de l'étendue du glissement inconnu, dans le cas général. La question se réduit à la détermination des éléments d'un angle trièdre, dont on connaît un angle plan et les deux angles dièdres adjacents; c'est un simple problème de géométrie descriptive que l'on peut aussi résoudre par la trigonométrie.

La règle de Schmidt n'est malheureusement pas infaillible. Ainsi, dans les mouvements géologiques qui se sont produits, les fragments détachés ont pu s'arc-bouter les uns contre les autres, et quelques-uns ont pu se relever, tandis que les autres s'affaissaient. D'ailleurs, beaucoup de fentes de *filons* sont tellement irrégulières qu'il est impossible d'admettre qu'il y ait eu un tassement des parties disloquées du terrain par simple glissement; il en est ainsi, par exemple, des *filons* en escalier observés par Werner. Quoi qu'il en soit, la règle de Schmidt est conforme à la plupart des observations faites sur des failles ou *filons* réguliers, et il est bon de la suivre, en l'absence de faits précis qui indiquent la direction à donner aux travaux de recherche.

* **FILON** (Charles-Auguste-Désiré), historien français. — Il était inspecteur honoraire de l'académie de Paris lorsqu'il mourut à Paris en 1875. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : l'*Alliance anglaise au* XVIIIe *siècle depuis la paix d'Utrecht* (1860, in-8°); l'*Ambassade de Choiseul à Vienne en 1757 et 1758* (1872, in-8°). Sa fille, mariée à M. Foucault, s'est fait connaître comme écrivain sous le pseudonyme de Marie *Summer*. Son second fils, Pierre-Marie-Augustin FILON, suivit en Belgique, puis en Angleterre, après le 4 septembre 1870, l'ex-prince impérial dont il était le répétiteur. Lorsque le fils de Napoléon III eut terminé ses études, M. Filon revint en France. Il a été attaché, depuis lors, à la presse bonapartiste.

FILONIEN, ENNE adj. (fi-lo-ni-ain; è-ne — rad. *filon*). Géol. Qui forme ou contient des filons : *Terrain* FILONIEN.

Fils du brigadier (LE), opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Eugène Labiche et Delacour, musique de M. Victor Massé; représenté à l'Opéra-Comique, à Paris, le 25 février 1867. La scène se passe en Espagne, pendant le siége de Burgos. C'est une sorte de mélodrame dans lequel sont encadrées plusieurs scènes très-comiques; mais, en somme, le livret n'a pas été goûté. Quant à la musique, elle est pleine de motifs ingénieux et colorés. Toute la première partie de l'ouverture est charmante. Il était difficile de mieux poétiser la formule militaire et banale de la retraite. Nous signalerons dans le premier acte une valse chantée, la romance : *Trembler, quand on est militaire;* un refrain populaire : *Les Flamands, les Saxons*, et un rondo bouffe. Dans le troisième acte, un bon trio et la romance : *Pardonne-moi*, avec accompagnement de cor anglais. Chanté par Crosti, Montaubry, Sainte-Foy, Prilleux, Mlles Girard, Roze et Révilly.

FILTREUR s. m. (fil-treur — rad. *filtrer*). Celui qui filtre. ‖ Se dit principalement de l'ouvrier qui filtre le jus de betterave dans les sucreries.

FIMAKOUDJE, dieu japonais, adoré principalement par les partisans du sintoïsme.

FINALIER s. m. (fi-na-lié — rad. *final*). Syn. de CAUSE-FINALIER.

* **FINANCE** s. f. — **Encycl.** Hist. Nous avons donné la liste des ministres des finances au *Grand Dictionnaire*, jusques et y compris M. Pouyer-Quertier (21 février 1871); nous allons la compléter jusqu'au mois de décembre 1877.

MM. de Goulard (23 avril 1872); Léon Say (7 novembre 1872); Magne (25 mai 1873); Mathieu-Bodet (20 juillet 1874); Léon Say (10 mars 1875); Caillaux (17 mai 1877); Dutilleul (23 novembre 1877); Léon Say (13 décembre 1877).

FINDEL (Joseph-Gabriel), littérateur et libraire allemand, né à Kufperberg (Bavière) en 1828. Il faisait son droit à Munich lorsqu'il prit part, en 1849, au mouvement révolutionnaire qui avait pour objet de constituer l'empire germanique. Poursuivi pour des articles publiés dans le *Gradaus*, journal dont il était le rédacteur, il fut condamné, puis gracié après dix mois de détention. Forcé de quitter la Bavière, M. Findel se rendit à Heidelberg, où il suivit les cours de l'université, notamment ceux de Moleschott et de Fischer. En 1856, il se fit recevoir franc-maçon à Bayreuth, et, deux ans plus tard, il fonda, avec son ami Seydel, *Die Bauhutte*, journal hebdomadaire franc-maçonnique, dont il devint le rédacteur en chef. A cette époque, il fit partie de la loge maçonnique de Leipzig, mais il s'en sépara bientôt en présence de la prétention émise par le conseil d'administration de cette loge de contrôler son journal. En 1860, M. Findel fut un des fondateurs du *Verein deutscher Maurer*, association dont il est devenu un des administrateurs. On lui doit quelques ouvrages, notamment : *Période classique de la littérature allemande au* XVIIIe *siècle* (Leipzig, 1857), dont une 2e édition à l'usage des écoles a paru en 1874; *Histoire de la franc-maçonnerie depuis ses origines jusqu'à nos jours* (Leipzig, 2 vol. in-8°), ouvrage dont le succès a été très-grand et qui a été traduit en anglais, en hollandais, en français (1866, 2 vol. in-8°), etc.; *Esprit et forme de la franc-maçonnerie* (1874), etc.

FINETIER s. m. (fi-ne-tié — rad. *fin*). Lapidaire qui ne travaille que les pierres fines.

FIN-FIN adj. m. (fain-fain). Très-fin. ‖ Se dit, dans les marais salants, du sel le plus fin.

* **FINISTÈRE** (DÉPARTEMENT DU). D'après le recensement de 1876, la population du département du Finistère est de 666,106 hab. Aux termes de la loi constitutionnelle, ce département nomme 4 sénateurs et 10 députés. Dans la nouvelle organisation militaire, il fait partie de la 11e région, 11e corps d'armée, dont Brest et Quimper sont des subdivisions. Ces deux villes appartiennent à la 22e division d'infanterie, dont le quartier général est à Brest. Cette dernière ville est, en outre, le chef-lieu d'une direction d'artillerie et de la 16e direction du génie. Il y a à Brest des magasins militaires de vivres.

Brest est le chef-lieu du 2e arrondissement maritime, résidence d'un préfet et siége d'un tribunal maritime, d'une direction des constructions navales, d'une division des équipages de la flotte, d'une direction des travaux hydrauliques et d'un commissariat de la marine.

* **FINLAY** (George), philhellène et historien anglais. — Il est mort à Athènes en février 1875.

Finto Stanislao (IL), mélodrame bouffe en deux actes, livret de Felice Romani, musique de M. G. Verdi; représenté à Milan vers 1841. Cet ouvrage venait de subir une chute complète sous le titre de *Un giorno di regno;* c'était le second opéra représenté du compositeur. *Il Finto Stanislao* doit donc prendre place entre *Oberto*, *Conte di San-Bonifazio* et *Nabuchodonosor*, quoique la partition ait subi des modifications importantes. Le genre de l'opéra bouffe ne convenait nullement au tempérament de M. Verdi, qui n'a pas le rire facile, et qui, parmi les dons qu'il a reçus du ciel, ne compte pas celui de la verve spirituelle et finement railleuse dont les compositeurs napolitains ont tant usé avant et après Cimarosa. Le duettino : *Tesoriere garbatissimo* est presque absolument mauvais; la cavatine *Compagnoni di Parigi* offre un andante agréable dont l'accompagnement est bien rhythmé; le duetto en *ut : Provero che degno io sonor del favor*, etc., est très-commun; la cavatine : *Grave a core innamorato* présente déjà dans l'andante en *mi* bémol les effets de contre-temps de l'accompagnement avec la voix dont M. Verdi a tiré si admirablement parti dans les scènes dramatiques; le rhythme des couplets de la *Traviata* se trouve aussi dans l'allegro; la cavatine : *Non san quant'io nel petto*, avec chœur, est dans le goût de Bellini, et l'effet en est réussi; d'autres parties de l'œuvre suffiraient à annoncer un maître. *Il Finto Stanislao* est un ouvrage extrêmement médiocre, surtout parce qu'il est sorti de la plume de l'auteur de *Rigoletto* et du *Trovatore*. Mais tel qu'il est, malgré la vulgarité de quelques motifs, il est encore bien autrement écrit que la plupart des petits ouvrages dont nos compositeurs français ont inondé tous nos théâtres depuis vingt ans.

FIORAVANTI (Vincent), compositeur italien, fils de Valentin, né à Rome vers 1810, mort à Naples en 1877. Fioravanti a été maître de chapelle à Naples (1833) et a composé un grand nombre d'opéras, dont plusieurs ont eu du succès, ce qui ne l'a pas empêché de mourir dans un état très-voisin de la misère. Nous citerons, parmi ses œuvres : *La Portentosa scimia; Il Cieco del dolo; I due caporali; Un matrimonio in prigione; La Dama et lo zoccolaio; Mille talleri; Menella la Cianciosa; Il Folletto; Pulcinella e la sua famiglia; Pulcinella molinaro; Il Ritorno di Pulcinella da Padova; Annella tavernara di porta Capriana; La Larva; La Padrona et la cameriera; Robinson Crusoë; La Lotteria di Vienna; Non tutti i pazzi sono all' ospedale; La Pirata; Il Diavolo muto; Il Sarcofago scozzese; I due disperati; Raoul di Crequy; Le Cantatrice villane; Il Supposto sposo; I Zingari; Il Notaio d'Ubeda; X, Y, Z; Amore e disinganno; Jacopo lo Scortichino; Don Procopio.*

FIORAVANTI (Luigi), chanteur italien, né à Naples en 1829. Son père, un baryton distingué, peu content sans doute de la profession qu'il avait embrassée, employa tous ses efforts à en détourner son fils et à lui inspirer le goût du commerce; mais rien ne put détourner Luigi de sa vocation. Dès l'âge de dix-neuf ans, il fit ses débuts à Tarente, d'où il passa à Naples, puis à Turin, à Novare, et revint contracter un engagement à Naples, où il remplaça le chanteur bouffe Pappone (1858). Après de longues pérégrinations à travers l'Italie, il se fixa à Vienne en 1860. Pendant la durée de son engagement à Naples, Mercadante écrivit pour lui *Violetta*. Un grand nombre de partitions ont été, du reste, composées à l'intention de cet excellent bouffe; nous citerons : *Le Precauzioni* et *Delfina*, de Lillo; *Piedigrotto*, de Luigi Ricci, etc.

* **FIONNER** v. n. ou intr. — Enlever à la pince une partie de l'épaisseur d'un verre qu'on veut rendre plus mince.

FIONN-SNEACHTA, c'est-à-dire la *neige blanche*, roi d'Irlande, dans les légendes fabuleuses de ce pays. Il régna quinze ans, et pendant toute cette période l'Irlande fut couverte de neige.

Fior d'Aliza, opéra-comique en quatre actes et sept tableaux, paroles de MM. Hippolyte Lucas et Michel Carré, musique de M. Victor Massé; représenté à l'Opéra-Comique le 5 février 1866. C'est un ouvrage qui renferme des morceaux excellents et des mélodies fort agréables, mais que les défauts du livret ont malheureusement déjà écarté de la scène. Le sujet de la pièce a été tiré du roman si connu de M. de Lamartine, qui porte le même titre. Les principaux événements amenés dans un livre avec des ménagements et des circonstances qui les préparent, les motivent et les rendent vraisemblables, sont ici dans la pièce brusqués, décousus et sans intérêt. Geronimo et Fior d'Aliza ont été élevés ensemble dans une cabane qu'abrite un châtaignier séculaire. Ils s'aiment et leurs parents consentent à les unir. Mais un capitaine de gendarmes de la ville voisine demande en mariage la jeune fille. Ne pouvant vaincre la résistance des parents, il ne songe qu'à se venger. Il achète la propriété louée aux pauvres gens et veut faire abattre le châtaignier. Geronimo, indigné et cédant à l'emportement de son amour et de la colère, décharge son arme sur le capitaine et le tue. Il est conduit en prison et, peu après, condamné à mort. L'infortunée Fior d'Aliza, pour sauver son amant, se déguise en *pifferaro* et se fait introduire chez le geôlier ou *bargello*, dont la fille se marie. Elle entre dans la maison avec les gens de la noce; elle est reconnue par le prisonnier à l'aide d'une cantilène qu'ils chantaient ensemble aux jours de bonheur. Ils parviennent à se voir, et un bon religieux les unit quelques heures avant le moment désigné pour l'exécution. Un incident étrange et fort bien traité complique la situation et, à la fois, amène un heureux dénoûment. Une jeune fille, dont le père était bandit et la mère bohémienne, a été élevée dans la prison. Sa raison paraît un peu altérée. Elle devient amoureuse de Geronimo et le fait évader. Fior d'Aliza, de son côté, vient chercher le condamné, se revêt de la robe préparée pour lui et marche au supplice, ce qui est d'une invraisemblance choquante. Arrivée sur les remparts, elle va mourir, lorsque Geronimo accourt pour réclamer son sort, et aussi le bon religieux, qui est allé chercher et qui a obtenu la grâce du jeune condamné. L'ouverture offre des effets de rhythme piquants et se termine par une saltarelle animée. Dans le premier acte, on a remarqué la romance : *C'est l'amour*, dont l'accompagnement imitatif est d'une grâce ingénieuse, et le quintette du châtaignier. Les formes du finale sont belles, mais trop pompeuses pour le cadre étroit de l'action. Dans le second acte, il y a une farandole accompagnée de tambours de basque d'un charmant effet. Dans le troisième, la saltarelle, dont le motif termine l'ouverture, revient à l'occasion de la noce de la fille du geôlier, et elle a été fort applaudie. C'est le principal morceau de chant de l'ouvrage. On a remarqué aussi l'air de la bohémienne, qui a de l'originalité. Nous signalerons encore, dans le quatrième acte, la marche funèbre. Le rôle de Fior d'Aliza a été admirablement interprété par Mme Vandenheuvel-Duprez; Mme Galli-Marié a joué celui de Piccinina, Achard et Crosti ceux de Geronimo et du moine.

FIORD s. m. V. FJORD, ci-après.

FIORENTINI s. m. (fio-rain-ti-ni). Jeu de cartes analogue au pharaon et à la bassette.

Fiorina, o la fanciulla di Glaris, opéra italien en trois actes, musique de Carlo Pedrotti; représenté au Théâtre-Italien de Paris le 8 décembre 1855, et à Vienne en 1859. Le canevas de cette pièce est très-simple : Fiorina, fille d'un aubergiste de Glaris, recherchée en mariage par Ermanno, jeune et riche villageois, courtisée par Giuliano, artiste peintre, fat et poltron, se moque de ce dernier et préfère à l'autre Rodingo, le chasseur des Alpes. La musique est légère et très-mélodique; chaque situation est rendue avec une expression facile, mais sans profondeur. Parmi les jolis morceaux qui ont fixé l'attention du public sur la partition de M. Pedrotti, nous citerons un quatuor, la sérénade chantée par Ermanno, le nocturne de Fiorina et de Rodingo et la valse chantée par Fiorina. Les rôles ont été remplis par Zucchini, Everardi, Carrion, Mme Penco. Cet ouvrage a été représenté au théâtre de Sainte-Radegonde, à Milan, en octobre 1862.

FIRCKS (le baron Théodore DE), publiciste russe, plus connu sous le pseudonyme de **D. K. Schedo-Ferroti**, né en Courlande en 1812, mort en octobre 1872. Il servit dans l'armée russe, devint colonel du génie et reçut le titre de conseiller du czar. En 1857, il alla se fixer à Dresde, dans la Saxe. Depuis lors, il a employé ses loisirs à écrire des ouvrages sur des questions politiques. Le plus remarquable est intitulé *Etudes sur l'avenir de la Russie* (1857-1865, 9 vol. in-8°). Il comprend des études intitulées : la *Libération du pays;* les *Principes du gouvernement; Malversations et remèdes;* la *Noblesse;* le *Militaire, la garde et l'armée;* les *Serfs non encore libérés;* la *Tolérance et le schisme religieux; Que fera-t-on de la Pologne?* le *Nihilisme en Russie.* On y trouve des faits et des considérations singulièrement intéressantes sur la situation, l'organisation et l'état des esprits dans la vaste monarchie des czars. Nous citerons, parmi ses autres ouvrages : *Lettres sur les chemins de fer en Russie* (1858, in-8°); *Lettre à M. Herzen* (1861, in-8°); *Lettres d'un patriote polonais au gouvernement national de la Pologne* (1863, in-8°); la *Question polonaise au point de vue de la Pologne, de la Russie et de l'Europe* (1863, in-8°); le *Programme du congrès européen* (1864, in-8°), etc.

* **FIRMI**, bourg de France (Aveyron), cant. et à 7 kilom. d'Aubin, arrond. et à 42 kilom. N.-E. de Villefranche-de-Rouergue, sur un petit affluent du Lot; pop. aggl., 795 hab. — pop. tot., 2,970 hab.

* **FIRMIN (SAINT-)**, bourg de France (Hautes-Alpes), ch.-l. de cant., arrond. et à 31 kilom. N. de Gap; pop. aggl., 414 hab. — pop tot., 1,155 hab.

* **FIRMINY**, ville de France (Loire), cant. et à 4 kilom. de Chambon-Feugerolles, arrond. et à 12 kilom. S.-O. de Saint-Etienne; pop. aggl., 9,961 hab. — pop. tot., 11,972 hab.

FIROUZ ou **PÉROSÈS**, seizième roi sassanide de la Perse, de 457 à 484. Il enleva le trône à son frère aîné Hormouz, qu'il fit mourir. Sous son règne, la Perse fut désolée par la famine et par la peste. Il fut tué dans une bataille.

FISÉTINE s. f. (fi-zé-ti-ne). Chim. Matière colorante jaune, trouvée par Chevreul dans le bois de fustel. Elle est identique à la quercétine.

* **FISH** (Hamilton), homme d'Etat américain. — Nommé ministre des affaires étrangères ou secrétaire d'Etat par Grant le 10 mars 1869, il a conservé son portefeuille sous la seconde présidence du général (1873) et il a été remplacé le 10 mars 1877, lorsque M. Hayes est devenu président de la république des Etats-Unis. Pendant les huit années qu'il a dirigé la politique extérieure de